

Une énigme de l'histoire littéraire : L'*Éloge de la Folie*

Léon Ernest Halkin

Citer ce document / Cite this document :

Halkin Léon Ernest. Une énigme de l'histoire littéraire : L'*Éloge de la Folie*. In: Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, tome 75, 1989. pp. 191-210;

doi : <https://doi.org/10.3406/barb.1989.55899>

https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1989_num_75_1_55899

Fichier pdf généré le 04/06/2020

COMMUNICATION

Une énigme de l'histoire littéraire : *L'Éloge de la Folie*

par LÉON-E. HALKIN
Professeur à l'Université de Liège

Nous reconnaissons en Érasme le prince des humanistes mais nous ne le lisons guère ⁽¹⁾. Un auteur latin qui ne figure dans aucun programme ne peut intéresser le grand public : il a peu de chance d'obtenir un prix littéraire.

Toutefois, deux œuvres d'Érasme ont échappé à l'ingratitude des siècles : *l'Éloge de la Folie* et les *Colloques*, deux œuvres traduites dans toutes les langues, deux œuvres qui montrent le génie inépuisable d'Érasme, qui est à la fois un artiste et un savant, un critique et un créateur.

Les *Colloques*, publiés en 1518, ont toute une histoire qui débute à Paris dans les dernières années du XV^e siècle ⁽²⁾.

Érasme est alors étudiant à la Sorbonne. Il est pauvre, il a trente ans et il donne des leçons de latin à des étudiants anglais ou allemands. Pour leur apprendre les finesses de la conversation, il compose de courts dialogues, vifs et amusants, à titre d'exemples. Ce sont d'abord des formules familières puis, d'édition en édition, une préoccupation nouvelle se fait jour : se servir de ces dialogues pour exposer les idées de l'auteur. Le

⁽¹⁾ Je me permets de renvoyer le lecteur à mes livres : *Érasme parmi nous*, Paris, Fayard, 1987 ; — *Érasme. Sa pensée et son comportement*, Londres, Variorum, 1988.

⁽²⁾ F. BIERLAIRE, *Érasme et ses Colloques*, Genève, 1977.

succès est immense et c'est par Érasme que la langue française s'enrichit du mot « colloque » venu des *Colloquia*.

À travers la soixantaine de ces entretiens, les thèmes majeurs d'Érasme restent ceux de ses plus graves traités : les belles-lettres, la paix, la religion. Le genre littéraire adopté par l'auteur lui permet de montrer successivement le pour et le contre, de multiplier les traits pittoresques, de traduire ses théories en situations et en actions concrètes.

Tels sont les *Colloques*. Leur réussite est rapide et durable, encore que la Faculté de Théologie de Paris, d'une part, et Luther, d'autre part, les accusent de déstabiliser la morale.

La lecture des *Colloques* est aisée. On ne peut en dire autant de l'*Éloge de la Folie*, un monologue cependant plus célèbre encore que les *Colloques* ⁽³⁾. Nous avons du mal à comprendre aujourd'hui comment ce petit livre, mélange de satire et de théologie, a pu avoir une telle fortune ⁽⁴⁾. On peut penser que ce succès est dû partiellement à la curiosité émoustillée des uns et à la vertueuse indignation des autres. Le génie de l'auteur a fait le reste.

Publié à Paris en 1511, l'*Éloge*, malgré son modeste format, demeure un des grands livres de la Renaissance. Il est rédigé d'une plume rapide, piquante, parfois cruelle. La Folie est le personnage unique de cette étrange déclamation, la Folie partout et toujours présente, grâce aux sottises qu'elle fait commettre à ses innombrables disciples.

L'*Éloge* transmet et transcende l'expérience de l'auteur, expé-

⁽³⁾ Le titre gréco-latin, *Encomium Moriae*, est un jeu de mot sur More et *Moria*, la Folie. — La première édition connue de l'*Éloge* est imprimée à Paris, chez Gilles de Gourmont, en 1511. — Édition critique par Cl.-H. MILLER, dans les *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami* (= *A.S.D.*), t. IV-3, pp. 71-195, Amsterdam, 1979. — J'utilise assez librement la traduction de P. MESNARD, *Érasme. La philosophie chrétienne*, pp. 27-107, Paris, 1970. — Parmi les études innombrables, je citerai seulement : M. A. SCREECH, *Ecstasy and the Praise of Folly*, Londres, 1980. — J.-Cl. MARGOLIN, *Parodie et paradoxe dans l'Éloge de la Folie*, dans *Érasme : le prix des mots et de l'homme*, Londres, 1986. — D. G. WATSON, *Erasmus' Praise of Folly and the spirit of carnival*, dans *Renaissance Quarterly*, t. 32, pp. 333-353, New York, 1979. — Z. PAVLOVSKIS, *The Praise of Folly. Structure and irony*, Leyde, 1983.

⁽⁴⁾ R. J. SCHOECK, *Erasmus grandescens*, pp. 130-131, Nieuwkoop, 1988.

rience de chrétien et de théologien, de voyageur et d'humaniste. Érasme se donne tout entier dans ce bréviaire du non-conformisme et du réformisme, précisément parce qu'il se croit protégé par le genre littéraire qu'il a choisi : ce n'est pas lui, c'est la Folie qui parle ! Dans les propos d'Érasme, rien ne rappelle l'onction ecclésiastique ou la lourdeur pédagogique. Malgré la légèreté du ton, la fiction révèle pourtant Érasme : l'écrivain, bien sûr, mais aussi le pamphlétaire, avec ses écœurements et ses espoirs, avec ses doutes et ses certitudes. Il renouvelle habilement le thème ancien du fou clairvoyant. Il multiplie les paradoxes, les parodies, les hyperboles et les formules provocantes. Il laisse ses dons se déployer dans une euphorie allègre qu'il ne retrouvera jamais plus. L'imagination qu'il manifeste est sans cesse contrôlée par la raison et par le goût. Son livre est grave sous sa facilité apparente. Il est fascinant dans sa complexité, l'éloge de la folle sagesse se muant en exaltation de la sage folie.

L'*Éloge* est précédé d'une lettre à Thomas More, chez qui Érasme l'a achevé et à qui il le dédie.

« Ces jours derniers, je revenais d'Italie en Angleterre. Pour ne pas perdre en rêveries inutiles le temps qu'il me fallait passer à cheval, je prenais plaisir tantôt à repasser en moi-même nos études communes, tantôt à m'entretenir dans l'agréable souvenir des chers et savants amis que j'allais revoir. Tu es de ceux dont le nom s'est présenté le plus souvent à ma mémoire, mon cher More. Je revivais en ton absence ces moments heureux que j'ai passés près de toi, moments qui, je te l'assure, sont les plus doux de ma vie. »

« Ayant donc résolu de faire quelque chose, et n'étant pas dans des circonstances favorables pour composer un ouvrage sérieux, il m'a pris l'envie de m'égayer en faisant l'éloge de la Folie. Quelle Pallas, diras-tu, te l'as mis en tête ? C'est que j'ai d'abord pensé à More, ton nom, qui me rappelle celui de *Moria* que les Grecs donnent à la folie, encore que ce rapport ne soit que dans les mots car tu es bien loin d'être soumis à cette divinité. Tu es même, de l'aveu de tous, son plus grand adversaire. Je m'imaginai ensuite que ce divertissement serait de ton goût, car je sais que, tel Démocrite, tu sais rire de l'homme et que tu aimes les plaisanteries, quand elles ne sont pas tout à fait

dépourvues de sel et d'agrément, et celle-ci, ou je me trompe fort, est heureusement dans ce cas. Certes, la supériorité de ton esprit t'élève bien au-dessus du vulgaire, mais tu possèdes l'art de te mettre à la portée de tous et ta bonté naturelle t'y fait trouver du plaisir. Tu recevras donc avec bienveillance, cette petite déclamation, comme un souvenir de ton ami, et tu accepteras de la défendre, puisqu'elle n'est plus à lui, mais à toi par sa dédicace. [...] Tu es un si bon avocat que les mauvaises causes elles-mêmes deviennent excellentes entre tes mains. Adieu, très savant More, défends avec zèle cette Folie qui maintenant t'appartient. »

Un peu long peut-être, cet exorde donne le ton du livre. C'est à la fois une lettre et une apologie. À chaque ligne, Érasme s'abandonne et se reprend. S'il pressent les réactions négatives de certains, il se confie en l'amitié de Thomas More. Il se couvre de cette amitié avec une finesse qui n'exclut pas la sincérité.

Le plus connu et aussi le plus secret des livres d'Érasme met donc en scène la Folie, et le monde son théâtre. D'entrée de jeu, la Folie se présente et elle parle en folle : « Il m'a pris fantaisie, dit-elle, de jouer au sophiste devant vous, non certes comme ces pédants que nous voyons inculquer à la jeunesse de fastidieuses niaiseries pour lui apprendre à discuter avec plus d'acharnement que des commères, mais à l'imitation de ces anciens qui, récusant le nom déshonorant de sages, choisirent celui de sophistes. Ils s'appliquaient volontiers à composer l'éloge des dieux et des héros. L'éloge que vous allez entendre ne sera pas celui d'Hercule ou de Solon, mais le mien propre, l'éloge de la Folie. [...] Je suis, comme vous le voyez, cette véritable dispensatrice du bonheur que les Latins nomment *Stultitia* et les Grecs *Moria*. Mais est-il besoin de le rappeler, alors que je porte mon nom inscrit sur le front et sur le visage ? [...] Je n'use pas de fard et je ne m'efforce pas de feindre par mes expressions ce que je ne ressens pas dans mon cœur. Je suis toujours reconnaissable et identique à moi-même. [...] »

Nous l'avons compris. Si la Folie est responsable des erreurs humaines, elle n'en aide pas moins l'homme à vivre, car elle est le ressort caché de sa spontanéité et de sa disponibilité. C'est

elle qui rend possibles la vie sociale, le bonheur sensible et les joies quotidiennes. Elle invite à prendre des risques par amour de la fantaisie et grâce aux bienfaisantes illusions de nos rêves.

Cela dit, nul n'échappe aux traits de la Folie. Elle ratisse largement et n'oublie personne. Papes et évêques, philosophes et savants, princes et soldats, marchands et magistrats, gens de plume et gens d'épée, moines et femmes, tous et toutes sont fous ou sont folles, clients fidèles de la foire aux vanités.

Les papes d'abord ! Le principe même d'un pouvoir temporel dévolu au successeur de Pierre choque Érasme, surtout lorsque ce successeur s'appelle Jules II, de triste mémoire. Il y a dans *l'Éloge de la Folie*, des allusions cruelles au pontife décrépiti qui fait la guerre au nom du Christ. La manière dont les papes défendent le patrimoine de saint Pierre n'a plus rien d'évangélique.

« Supposons que les Souverains Pontifes, en leur qualité de vicaires du Christ, s'avisent de vouloir marcher sur ses traces et d'imiter sa pauvreté, sa doctrine, sa croix, son mépris de la vie. Supposons simplement qu'ils fassent quelques réflexions sur le nom de pape, c'est-à-dire Père, qu'on leur donne, et sur leur titre de Très-Saint. Ne seraient-ils pas les plus affligés des hommes ? Ne jugeraient-ils pas que ce n'était pas la peine de sacrifier tous leurs biens à acheter cette suprême dignité ? Sans parler du fer, du poison, de la violence qu'il leur faut encore employer pour la conserver. Quelle faillite pour eux si un jour la sagesse entrait dans leur cœur ! Que dis-je, la sagesse ? Il suffirait d'un seul grain du sel dont parle Jésus-Christ. À tant de richesses, d'honneurs, de puissance, de victoires, de prébendes, de dispenses, de revenus, d'indulgences, de chevaux, de mules, de gardes et de plaisirs de toute espèce, devinez-vous avec quelle désolation ils devraient substituer les veilles, les jeûnes, les larmes, la prière, la prédication, l'étude, le repentir et mille autres misères du même goût. Que deviendraient tant de scribes, de copistes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, de muletiers, de palefreniers, de maîtres d'hôtel, de proxénètes..., j'allais prononcer un autre mot, mais je veux ménager vos oreilles. Cette foule qui est à la charge du Saint-Père, pardon, cette foule qui a des charges auprès du Saint-Père, cette foule

innombrable se verrait sur le sable. Quelle cruauté ! Quelle abomination ! Mais quelle horreur plus monstrueuse encore de penser que les Princes de l'Église eux-mêmes, les véritables flambeaux du monde, pourraient en être réduits au bâton et à la besace ! Ceux que nous connaissons n'y sont pas exposés. Les travaux de leur charge, il les remettent à saint Pierre ou à saint Paul, qui ont des loisirs. Ils gardent pour eux le faste et l'agrément. Grâce à moi, il n'est pas d'hommes au monde qui mènent une vie plus agréable et plus exempte de soucis. N'ont-ils pas lieu de croire le Christ très content d'eux lorsque, revêtus d'ornements qui conviendraient mieux à la scène, ils se décernent, dans la pompe de leurs cérémonies, les noms de Béatitude, de Révérence et de Sainteté, et lorsqu'ils consacrent les évêques à grand renfort de bénédictions et de malédictions ? Faire des miracles, c'est vieux jeu, cela n'est plus de mise à notre époque. Instruire les populations est fatigant. Interpréter les Évangiles, cela regarde les gens des écoles. Prier est oiseux. Verser des larmes, c'est le propre des malheureux et des femmes. Vivre pauvrement expose au mépris. Céder à quelqu'un est une honte indigne d'un homme qui consent tout juste à se laisser baiser les pieds par les plus puissants monarques. Mourir enfin est en soi chose peu agréable, mais mourir en croix, quelle infamie ! » [...] « Ces Très-Saints-Pères en Jésus-Christ, ces vicaires du Christ ne déploient jamais si bien la force de leur bras que s'il s'agit d'atteindre ceux qui, poussés par le diable, essayent d'écorner ou de rogner le patrimoine de saint Pierre. ' Nous avons tout abandonné pour te suivre ', dit cet apôtre dans l'Évangile. Et pourtant, ils lui attribuent en patrimoine des terres, des villes, des tributs, des douanes, un empire. Dans leur ardent amour du Christ, pour conserver ces richesses, ils s'arment du fer et du feu et répandent à flots le sang chrétien. Ils croient défendre apostoliquement l'Église, épouse du Christ, s'ils ont taillé en pièces ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Comme si les plus dangereux ennemis de l'Église n'étaient pas ces pontifes impies qui, par leur silence, font oublier le Christ, qui l'enchaînent par leurs lois vénales, altèrent sa doctrine dans des interprétations abusives et, par leur vie scandaleuse, crucifient Jésus une seconde fois. »

Les rois et les princes ne valent pas mieux que les papes aux yeux de la Folie. Quant aux théologiens, ils sont parmi les moins épargnés. « Peut-être, dit encore la Folie, vaudrait-il mieux que je ne parle pas des théologiens pour ne pas agiter ce borbier, ni toucher à ce bois puant. Race étonnamment chatouilleuse et irascible, ils énonceraient contre moi un corps de mille conclusions, et si je refusais une rétractation générale, ils ne tarderaient pas à me déclarer hérétique, car c'est la foudre qu'ils emploient pour terrifier ceux qui ne sont pas de leur bord. Jamais, je n'ai rencontré une telle ingratitude et Dieu cependant sait à quel point je les ai gâtés. Tout d'abord Philautie [l'amour-propre] les élève jusqu'au troisième ciel. C'est du haut de ce séjour enchanté qu'ils dévisagent le reste des humains et qu'ils prennent en pitié ces pauvres animaux rampant sur la terre. Ils ont rassemblé une telle armée de lemmes, de conclusions, de corollaires, de propositions explicites ou implicites, ils ont sous la main tant de faux-fuyants que, les enfermât-on dans les filets de Vulcain, ils s'en échapperaient par des distinctions qui trancheraient tous les nœuds plus aisément que la hache de Ténédos. Leur style regorge de néologismes et de termes extravagants. Quant au fond, ils n'éprouvent aucune pudeur à expliquer les mystères de la foi selon leur fantaisie propre : comment le monde a été créé et organisé, par quels moyens le péché originel a corrompu l'homme et s'est transmis à ses descendants, comment et en combien de temps le Christ a été formé dans le sein de la Vierge Marie, enfin, de quelle manière les accidents demeurent dans l'Eucharistie, tandis que la substance change. » [...] Ces merveilles de subtilité sont rendues plus subtiles encore par les innombrables systèmes des scolastiques, et vous vous échapperiez plus aisément d'un labyrinthe que des détours tortueux dans lesquels essayent de vous enfermer réalistes, nominalistes, thomistes, albertistes, occamistes et scotistes, pour ne citer que les écoles principales. Toutes ces écoles ont accumulé tant d'érudition et tant de difficultés techniques que les apôtres eux-mêmes auraient besoin de recevoir un autre Esprit s'il leur fallait discuter de ces matières avec ces théologiens d'un genre nouveau. »

L'ironie en plus, cette satire des théologiens rappelle l'*Imita-*

tion de Jésus-Christ, ce livre admirable qu'Érasme ne cite jamais, tout en s'en inspirant parfois. « À quoi bon, disait Thomas à Kempis à son lecteur, ces discussions sublimes sur la Trinité, si tu lui déplaîs faute d'humilité ? » « Je préfère ressentir la componction plutôt qu'en connaître la définition. » « Que nous importent les genres et les espèces ? Combien y a-t-il d'hommes qui se perdent dans le monde à cause de leur science vaine ? » « La science, sans la crainte de Dieu, que vaut-elle ? » « Un humble paysan qui sert Dieu est certes bien meilleur qu'un philosophe orgueilleux qui, négligeant son salut, observe le mouvement des astres. » « Modère en toi le trop vif désir de savoir, car tu n'en retireras qu'une grande dissipation et une grande illusion. » « À quoi servent ces disputes subtiles sur les choses cachées et obscures ? » De part et d'autre, dans l'*Éloge* comme dans l'*Imitation*, la fausse science et la curiosité impie de la scolastique décadente sont rejetées avec mépris, sinon avec horreur.

La piété n'échappe pas aux sarcasmes de la Folie quand elle est contaminée par la superstition ou dévoyée par une prédication ridicule et intéressée, en un mot quand elle a perdu le don de la transcendance. « Quels insensés, ces hommes qui nourrissent la sotte mais douce conviction qu'ils ne mourront pas dans la journée, s'ils ont regardé un trumeau ou une image de saint Christophe, le Polyphème chrétien ! Insensés aussi ceux qui adressent à la statue de sainte Barbe les invocations rituelles destinées à les protéger sur les champs de bataille, ou qui visitent saint Érasme aux jours prescrits, avec de petits cierges et de petites prières, pour acquérir rapidement la richesse ! Non contents d'avoir canonisé un second Hippolyte, ils ont trouvé en saint Georges un nouvel Hercule et vont presque jusqu'à adorer son cheval après l'avoir pieusement paré d'un caparaçon garni de boules d'or. En multipliant leurs menus présents, ils s'efforcent de se concilier ses faveurs. »

Érasme, qui honore la Vierge Marie, s'inquiète des faiblesses de ses dévots. « Quelle erreur, dit la Folie, d'attribuer à Marie un pouvoir presque plus grand que celui de Jésus ou de brûler des cierges en son honneur, en plein midi, au lieu d'imiter ses vertus ! »

Le problème des indulgences applicables aux âmes du purgatoire, problème complexe s'il en fut, ne tracasse pas moins Érasme. « Que dirais-je à présent, s'exclame la Folie, de ceux qui se flattent naïvement d'obtenir le pardon de leurs péchés par des indulgences mensongères et qui mesurent le temps du purgatoire comme avec une clepsydre, calculant sans erreur, avec une précision mathématique, les siècles, les années, les mois, les jours et même les heures ? » Pour Érasme, les indulgences ne remettent pas les péchés. Elles ne sont pas une assurance sur la vie, la vie éternelle.

La Folie montre aussi du doigt « ceux qui, de leur vivant, règlent si minutieusement leurs obsèques qu'ils fixent le nombre des cierges, des chapes noires, des chantres et des pleureurs, comme si la pompe des funérailles devait rejaillir jusqu'à eux et comme si les morts avaient honte d'un enterrement modeste ».

Nous avons entendu la Folie dans ses déclarations les plus dures, les plus anticléricales, les plus imprudentes.

Si Érasme avait mis alors le point final à l'*Éloge*, nous aurions une œuvre satirique de style lucianesque.

Il n'en est rien ! La première partie de l'*Éloge* est satirique, la seconde se développe tout autrement. Après avoir condamné le monde impitoyablement et sans appel, la Folie opère une véritable conversion. Elle se fait théologienne et elle s'abandonne à la sagesse divine. La sage folie, celle des fous de Dieu, s'oppose à la folie haïssable des mondains qui se croient sages et pratiquent la religion de l'égoïsme. La première partie du livre, parce qu'elle est plus étendue et plus appuyée, est souvent la seule citée. La seconde en constitue pourtant la conclusion fervente. Elle a été généralement mal comprise par les incroyants et elle a eu peu de succès chez les croyants, décontenancés par l'évolution inattendue du monologue.

Nombre de lecteurs et même d'historiens d'Érasme n'ont pas saisi que la seconde partie de l'*Éloge* n'est pas seulement une suite de la première, mais qu'elle est son achèvement et lui donne tout son sens.

Ce livre qui ne ressemble à aucun autre est sans respect et sans pitié. Il est déconcertant car la Folie parfois change de rôle sans crier gare. Le titre du livre est énigmatique, comme son

auteur l'a voulu. Toutefois, son enseignement se révèle clairement au lecteur attentif. La problématique de l'*Éloge* est essentiellement religieuse et tous les grands thèmes de la pensée érasimienne y sont présents : humanisme, pacifisme et, surtout, philosophie du Christ. Alors que la sagesse du monde est faite de sécurité trompeuse, de satisfactions grossières et de vanité intellectuelle, la sagesse de Dieu est folie, folie de la rédemption, ravissement mystique en Dieu, mystérieuse intimité avec l'invisible : le Maître est là !

Écoutons la Folie dans sa péroraison. « Pour ne pas divaguer à l'infini, je me résumerai en disant que la religion chrétienne semble offrir une réelle affinité avec un certain genre de folie, et fort peu de rapport avec la sagesse. En désirez-vous des preuves ? [...] Tout d'abord, les chrétiens s'accordent avec les platoniciens pour croire que l'esprit, tant qu'il est emprisonné dans les liens du corps et alourdi par la matière, ne peut contempler la vérité et en jouir. Platon définit la philosophie comme une méditation de la mort, parce qu'elle détache l'âme des choses visibles et corporelles, ce qui est l'œuvre de la mort. C'est pourquoi, tant que l'âme utilise normalement le corps, on la dit saine. Mais, lorsque, rompant ses liens, elle s'efforce de s'affranchir et tente d'échapper à sa prison, on la taxe de folie. Si cette agitation est la suite d'une maladie ou d'une déficience organique, il n'y a pas le moindre doute, il s'agit bien de la démence. [...] C'est dans la vie entière que le vrai chrétien ne cesse de se détourner des biens corporels pour s'élever vers la possession des biens éternels, spirituels et invisibles. Aussi, en raison de ce désaccord fondamental qui les oppose, mondains et spirituels se taxent mutuellement de folie. Ce mot, à mon avis, s'applique plus adéquatement aux seconds. Pour vous en convaincre davantage, je démontre brièvement, comme je l'ai promis, que cette récompense suprême à laquelle ils n'ont cessé d'aspirer n'est autre chose qu'une sorte de folie. Remarquez tout d'abord que Platon l'avait déjà pressenti lorsqu'il écrit que le délire des amants est la plus grande des félicités. En effet, celui qui aime avec passion ne vit plus en lui-même, mais dans l'objet aimé, et plus il se détache de lui-même pour se fondre dans cet objet, plus il en éprouve de joie. Ainsi, lorsque l'âme veut s'échapper

du corps et cesse de le maîtriser, il y a manifestement délire. C'est à quoi font allusion des expressions courantes : il est hors de lui, revenez à vous, il est revenu à lui. Or, plus l'amour est parfait, plus le délire est profond et délicieux. Quelle sera donc cette vie bienheureuse, après laquelle les âmes pieuses soupirent si ardemment ? L'esprit, tout puissant et victorieux, absorbera enfin le corps, et cela sera d'autant plus facile qu'il l'aura préparé à cette sublimation en le purifiant et en le mortifiant pendant la vie. Puis, à son tour, l'esprit sera absorbé par cette Intelligence suprême qui lui est infiniment supérieure. L'homme tout entier sera projeté hors de lui-même. Il ne sera heureux qu'à la condition de ne plus s'appartenir, pour subir l'ineffable empreinte de ce nouveau Bien qui attire tout à soi. Il est vrai que cette félicité suprême ne pourra être atteinte qu'au moment où les âmes, ayant retrouvé leurs corps, jouiront de l'immortalité. Mais, puisque la vie des spirituels n'est que la préparation et, en quelque sorte, la préfiguration de cette béatitude, il leur arrive parfois de pressentir cette récompense et d'en recevoir un avant-goût. Encore que ce soit bien peu de chose auprès de cet océan de bonheur intarissable, cette gouttelette l'emporte déjà sur toutes les voluptés de la terre, même si l'on arrivait à les concentrer en un unique instant, tellement le spirituel l'emporte sur le charnel et l'invisible sur le visible.

Telle est, en effet, la promesse du prophète : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas senti ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime. Telle est cette folie que la mort ne vient pas détruire mais couronner. »

Ainsi se termine l'*Éloge*, la satire se transformant jusqu'à devenir une élévation sur les mystères. La folie de la croix est la plus pure et la plus haute des folies. Le christianisme exalté dans ce livre est un christianisme mystique, bien éloigné du moralisme auquel certains ont voulu réduire la religion d'Érasme. Le fou sage qui pardonne à ses ennemis ne vit-il pas en dépit du sens commun ?...

La méditation de la mort paraît une folie aux mondains. Pour les chrétiens, elle est un entraînement spirituel qui les arrache au monde pour les emporter vers l'invisible. C'est pourquoi l'*Éloge de la Folie* ne saurait être annexé à ce que Michel Fou-

cault, avec une assurance imperturbable, appelle « la substitution du thème de la folie à celui de la mort ». Non ! La Folie mise en scène par Érasme n'a pas oublié l'enseignement de Platon sur la mort.

Le triomphe de l'*Éloge* est rapide, trente-six éditions du vivant d'Érasme. Son auteur devient un personnage important aux yeux de ses lecteurs et sans doute aux siens. Le livre est lu dans tous les milieux, apprécié par les uns qui souvent n'y voient que le brillant essai d'un nouveau Lucien ou d'un second Pétrone, rejeté par les autres qui le tiennent pour un libelle scandaleux. Quant à Érasme, il proteste avec une modestie feinte qu'il s'agit seulement d'une petite pièce sans importance.

Érasme doit une prodigieuse renommée à un ouvrage qui, en apparence, ne relève ni de la philosophie, ni de la théologie. Le secret de son génie est d'avoir exprimé, dans ce chef-d'œuvre inimitable, toute sa science et tout son art, toute sa critique et toute sa foi. Néanmoins la réputation de l'*Éloge* est due en partie au plaisir superficiel de beaucoup de ses lecteurs, trop pressés pour bien comprendre la leçon finale mais sensibles à la moquerie et au paradoxe.

La colère des théologiens décuple la renommée d'un ouvrage dont la forme masque à beaucoup le sérieux du dessein et la profondeur de la foi. Érasme apprendra à ses dépens qu'un esprit critique passe facilement pour un mauvais esprit. Le succès mondain du livre repose donc sur un énorme malentendu, car c'est un texte difficile : le parcourir, c'est le trahir ; l'effleurer, c'est le déflorer. Il faut le saisir dans sa totalité pour en mesurer la signification et y retrouver la sagesse au-delà de la folie.

L'*Éloge de la Folie* est bien un pamphlet religieux, mais serait-il excessif d'affirmer qu'Érasme est devenu pamphlétaire par amour autant que par malice ? Il condamne la guerre parce qu'il aime la paix. S'il ridiculise les faiblesses d'une piété dévoyée, c'est pour rendre cette piété digne de son objet. Il dénonce les vices pour exalter les vertus. Son ironie est tonique car elle détruit les illusions et remet en cause ce qu'elle stigmatise. On sent en lui un amour blessé qui n'admet jamais que sa cause soit perdue. Sa critique est constructive parce que sa luci-

dité est aimante. Lorsqu'il montre en Jules II le pape guerrier, il laisse paraître son horreur de l'homme, mais il respecte la fonction pontificale. Sans cesse, en effet, il compare à saint Pierre son pitoyable successeur, afin de rappeler à celui-ci les devoirs de sa charge, des devoirs étrangers aux calculs et à la sagesse du monde. Jésus n'a pas proposé à ses apôtres d'autre conquête que celle des âmes, d'autres armes que celles de la prière et du sacrifice.

Quand Érasme brocarde les porte-parole de la foi, prêtres, moines et théologiens, il leur reproche d'oublier l'Évangile et l'Église. C'est parce qu'il aime l'Église qu'il la veut sans compromission, étrangère aux convoitises du monde, tout entière consacrée à la prédication opportune ou importune de l'Évangile. Les bergers dorment pendant que le peuple du Dieu vivant se traîne dans la poussière ou se vautre dans la boue. Les clercs ont trahi et les bien-pensants ont pris peur.

Ce n'est donc point par une sorte de masochisme qu'Érasme dénonce les fautes de l'Église et réclame une révision déchirante, un véritable traitement de choc.

Oserais-je suggérer que l'anticléricisme d'Érasme est chez lui un paradoxe permanent, un défoulement nécessaire, une « sainte colère » ? Le cas n'est pas aussi exceptionnel qu'il paraît à première vue. Tout en ce domaine dépend de l'environnement social et de la qualité de l'indignation. Au début du XX^e siècle, Léon Bloy trouvait le clergé de Paris sucré, amidonné, amorti. Il l'insultait « pour son bien » et pour sa satisfaction personnelle. Cet anticléricisme cohabite avec un zèle apostolique indiscutable. Enfin, on ne répétera jamais assez que l'anticléricisme ne se confond pas avec l'irréligion, bien qu'il en soit parfois le signe. J'ajoute qu'on pourrait faire des observations analogues à propos des livres de Papini, de Bernanos et de Böhl.

Chez Érasme, le prédicateur n'est jamais loin de l'imprécateur et la ferveur répond à la fureur. Ses propos rappellent, par leur vigueur et leur verdeur, ceux des grands ténors de la prédication médiévale.

Au sombre tableau de ses devanciers, il a ajouté une note volontairement provocante. Érasme force le trait pour être plus

sûrement compris, il élève la voix pour réveiller les dormeurs, il grossit les reproches afin d'obtenir des lecteurs une réaction et une réflexion.

Si l'on se demande comment ces propos ont pu choquer d'honnêtes chrétiens, du XVI^e siècle à nos jours, il faut en accuser la forme sarcastique. Malice et irrévérence déconcertent les âmes simples contentes de leur sort et d'elles-mêmes. Beaucoup n'ont retenu que la satire qui les blessait dans leur amour-propre. Parmi ceux que loue la Folie, il est vrai qu'il y a autant d'ecclésiastiques que de laïcs, sinon davantage. L'ironie fustige les bien-pensants dans l'Église comme dans le siècle. Elle n'épargne personne et dénonce l'orgueil des théologiens et des moines, le bellicisme des papes et des princes, la présomption des savants, la vanité des philosophes et la sottise des dévots.

Alors que les papes, les rois et les évêques ne se sont pas formalisés, les théologiens qui ont lu l'*Éloge*, — et même ceux qui ne l'ont pas lu, — crient au scandale ⁽⁵⁾. Ils mettent publiquement en doute l'orthodoxie de l'auteur, qui leur répond que la Folie ne s'en prend qu'aux abus et aux erreurs. Son discours devrait être agréé par les chrétiens avertis, car il n'est nullement délétère ou profanateur.

Voici ce qu'Érasme écrit à un franciscain de ses amis. « En ce qui concerne la Folie, j'ai donné satisfaction aux lecteurs par ma préface. [...] Mais que faire pour des gens qu'aucune raison ne peut apaiser et qui condamnent à grands cris un livre qu'ils n'ont jamais lu ? [...] Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les moines et les théologiens sont seuls à en prendre ombrage. Sont-ils donc seuls à se reconnaître dans mes descriptions ? Le Souverain Pontife [Léon X] a lu la *Folie* jusqu'au bout et il a ri. »

Cette lettre est bien dans la manière d'Érasme, avec sa malice calculée.

D'autres théologiens se sont montrés plus incisifs. C'est ainsi qu'un chartreux français, Pierre Sutor, accuse la Folie d'avoir voulu enlever au Créateur l'origine des sciences. On comprend

⁽⁵⁾ M. P. GILMORE, *Apologiae. Erasmus' Defense of Folly*, dans *Essays on the works of Erasmus* (éd. R. DE MOLEN), pp. 111-124, New Haven, 1978.

l'indignation moqueuse du plus grand ami d'Érasme, saint Thomas More. Il réplique au théologien louvaniste Martin Dorp qui souhaitait qu'Érasme écrive un *Éloge de la Sagesse* : « Laissez-moi rire, car Érasme se verrait forcé d'exclure ces messieurs de l'entourage de Dame Sagesse, tout comme il s'est vu forcé de les mettre en bonne place parmi les adeptes de la Folie ».

En Espagne, Stunica criera au blasphème, tandis que, en Italie, Albert Pio accusera Érasme d'impiété et lui reprochera d'avoir préparé la voie à la révolution luthérienne.

Les critiques qu'Érasme a adressées aux chrétiens de son temps naissent d'une analyse sévère du rôle de l'Église dans un monde catholique. Les obstacles qu'il aperçoit sur la route de l'Évangile sont des réalités incontournables, scandaleuses et menaçantes : la guerre, le machiavélisme, la cupidité, l'immoralité. Ajoutons-y la mondanité des prélats, l'ignorance des clercs, la systématisation rigide de la théologie et du droit canon, la superstition mêlée à la piété populaire, enfin, la politisation de l'Église et l'intolérance générale.

Personne ne pouvait nier l'existence de ces abus, même si Érasme en généralise les manifestations et en exagère le volume. L'opinion de son temps s'en accommodait trop souvent. Érasme, lui, ne peut pas ne pas voir ces abus. Il en a horreur et il en souffre. Il flétrit les responsables et propose des remèdes, l'autorité de l'Église étant sauve. Il fustige la chrétienté pour réveiller les âmes. Il peut paraître un franc-tireur, il n'est nullement un rebelle. C'est pourquoi son enseignement annonce la Réforme catholique de la fin du siècle, sans se confondre avec elle.

On se tromperait donc en ne voyant dans l'*Éloge* qu'un divertissement, un badinage, le tableau de la *dolce vita*, une œuvre profane sans contrepartie religieuse. Jamais on n'y entend le ricanement du sceptique. Érasme rit pour ne pas pleurer. Malgré le ton persifleur, son livre n'est pas un brûlot lancé contre la religion, mais une déclamation lyrique. Il démasque les individus médiocres qui prennent leur propre gloire pour celle de Dieu.

La vraie sagesse est folie, le christianisme est folie. L'extase

est la plus haute et la plus rare des folies ⁽⁶⁾. Saint Paul, auteur du premier éloge de la folie, a dit et redit que « le langage de la croix est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent il est puissance de Dieu ». Et encore : « Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ». Et enfin : « Si quelqu'un parmi vous pense être un sage à la manière d'ici-bas, qu'il devienne fou pour devenir sage, car la sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu. » Érasme n'est pas plus radical que saint Paul dans l'Épître aux Corinthiens. Son *Éloge de la Folie* est d'abord un acte d'accusation, ensuite une catharsis, enfin une pure recherche de Dieu.

Par ailleurs, Érasme distingue la piété extérieure et la piété intérieure. La piété qui se satisfait d'entendre ou de réciter des formules n'est pas la vraie piété, pas plus que la religion qui préfère les observances à la charité n'est la religion authentique. Si l'on n'y veille, la piété machinale peut se nourrir de niaiseries, ce qui est véniel, de bigoterie, ce qui est pire, ou même d'une odieuse hypocrisie. En revanche, une piété véritable pénètre toute la vie.

Pendant vingt ans, Érasme défend son œuvre contre des adversaires nombreux et acharnés. Pour atteindre Érasme, Luther rejoint occasionnellement les théologiens de la Sorbonne. Érasme tient bon contre vents et marées.

Enfin, la paix semble revenue, en 1533, lorsque le pape Farnèse Paul III propose le chapeau de cardinal à l'auteur de *l'Éloge de la Folie*. Érasme est ravi, mais il refuse. Lorsqu'il meurt trois ans plus tard, en 1536, il laisse une œuvre énorme de plus de cent cinquante volumes. Son disciple, Beatus Rhénanus publie à Bâle, en 1540, les œuvres complètes du grand homme, *Omnia opera Desiderii Erasmi Roterodami*, neuf volumes in-folio, qui consacrent la réputation européenne d'Érasme.

Hélas ! la paix ne dure guère. Érasme mort empêche les théologiens de dormir. En 1544, *l'Éloge de la Folie* est inscrit dans le premier index de Paris.

⁽⁶⁾ L'exposé le plus complet du problème est celui de M. A. SCREECH, *op. cit.* — On consultera aussi un ouvrage plus ancien : R. H. BAINTON, *Erasmus of Christendom*, New York, 1969.

Rome suit en 1559. Paul IV met à l'index de l'Église universelle toutes les œuvres d'Érasme. Cette catastrophe posthume est bientôt suivie par le silence réprobateur du Concile de Trente. Érasme, réformiste de la première heure, est oublié, voire écarté.

Les livres d'Érasme sont mis sous clé ou retirés des bibliothèques. Leur lecture est interdite sous peine de lourdes sanctions ⁽⁷⁾. Ils ne seront lus que par les dissidents, les sceptiques et quelques curieux impénitents.

Pour avoir fait comprendre que plusieurs chemins mènent à Dieu, Érasme est accusé d'indifférentisme. Ce jugement hâtif aura la vie longue. Il écartera de lui les chrétiens qui ne l'ont pas lu ; par une étrange ironie du sort, il lui vaudra la sympathie des philosophes des lumières qui, d'ailleurs, ne semblent pas le connaître mieux ⁽⁸⁾.

Saint Ignace de Loyola et saint Pierre Canisius condamnent Érasme, avec quelques réserves dictées par leur bonne foi ⁽⁹⁾.

L'érasmeisme serait-il mort ? Certes non ! Il y a chez sainte Thérèse d'Avila le plus parfait commentaire du *monachatus non est pietas* (« l'essentiel de la piété n'est pas dans l'habit religieux »). Chez saint François de Sales, une page entière illustre le mot d'Érasme : « Notre salut dépend du Christ, et la Vierge elle-même lui doit le sien ⁽¹⁰⁾ ».

Le silence cependant se fait plus épais autour d'Érasme, on ne peut le nier. À partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, catholiques et protestants s'accordent pour le rejeter. L'Angleterre schismatique fait exception ; elle conserve le respect d'Érasme et de ses œuvres religieuses.

Les jugements portés sur Érasme sont inconciliables mais ils varient peu : Érasme est protestant, Érasme est rationaliste, Érasme est catholique...

⁽⁷⁾ S. SEIDEL MENCHI, *Erasmus in Italia, 1520-1580*, Turin, 1987.

⁽⁸⁾ Br. MANSFIELD, *Phoenix of his âge. Interpretations of Erasmus*, Toronto, 1979.

⁽⁹⁾ R. CRAHAY, *Le procès d'Érasme à la fin du XVI^e siècle*, dans *Colloque érasmien de Liège* (éd. J.-P. MASSAUT), pp. 124-131, Paris, 1987.

⁽¹⁰⁾ Obligeante communication de M. Charles Béné.

Le XVII^e siècle a fait pourtant des efforts méritoires pour éclairer le visage de l'humaniste.

Relevons, au passage, l'éloge d'Érasme, en 1695, par le janséniste Jean Richard, et l'avis de Bayle qui considère Érasme comme le défenseur de la conscience individuelle.

La grande édition des œuvres d'Érasme, par Jean Le Clerc, calviniste dissident réfugié de Genève à Leyde (11 volumes in-folio, 1703-1706), marque un tournant dans cette histoire. Désormais, les textes sont accessibles aux spécialistes et les études érasmiennes prennent un nouveau départ.

Dès 1713, le chanoine Jacques Marsollier publie une *Apolo-gie ou justification d'Érasme*, qui est violemment attaquée par les jésuites dans le *Journal de Trévoux*. Du côté protestant, Jean Klefeker, de Hambourg, est surnommé le « nouvel Érasme » pour son *De religione Erasmi* (1717), très favorable au réformisme érasmien ⁽¹⁾.

Enfin, en 1757, Jean de Burigny, biographe impartial, consacre à Érasme deux volumes qui font autorité.

Les jésuites n'en sont pas ébranlés dans leur opposition et ils se trouvent curieusement d'accord avec leur élève Voltaire pour rejeter Érasme hors de l'Église.

Le XIX^e siècle suit cette ligne et la célèbre biographie de Gaston Feugère, en 1874, salue en Érasme l'initiateur de l'esprit laïque. Aujourd'hui encore cette façon de comprendre Érasme n'a pas entièrement disparu et, en 1934, Stéphane Zweig admire en Érasme, contre l'évidence, un libre-penseur, un incroyant et presque un révolutionnaire ⁽²⁾.

L'*Éloge de la Folie* occupe une place de choix dans ces publications diverses. Ce petit livre est la pierre de touche de l'orthodoxie érasmiennne.

La fortune de l'*Éloge* depuis plus de quatre siècles garde quelque chose de déconcertant, sinon de mystérieux. Jamais ce petit livre n'a perdu l'audience des lecteurs, mais ces lecteurs ne

⁽¹⁾ J.-Cl. MARGOLIN, *La religion d'Érasme et l'Allemagne des lumières*, dans *Érasme dans son miroir et dans son sillage*, n° IX, pp. 197-230, Londres, 1987.

⁽²⁾ Souvent mieux inspiré, Jean Huizinga (1924) juge Érasme « peureux et faible », comme l'avait jugé Luther.

sont pas les mêmes au XVI^e siècle, au siècle des Lumières et aujourd'hui.

Aujourd'hui, en effet, nous lisons l'*Éloge de la Folie* avec moins de préjugés que n'en avaient les lecteurs des siècles précédents. Certes, il n'y a pas eu une soudaine redécouverte du sens religieux de ce livre à nul autre pareil. On savait la seconde partie de l'*Éloge* franchement paulinienne. Tout dépend de l'importance accordée à ces pages qui nous font entendre une Folie devenue mystique. Tout dépend aussi et en même temps de l'interprétation positive de la première partie qui ne contredit pas la seconde mais la prépare. Le discours de la Folie est parfois malaisé à suivre et, entre la folle Sagesse et la sage Folie, le départ n'est pas toujours évident. Les interprètes d'Érasme ont rarement cherché des traces de sa théologie dans l'*Éloge*. Ces traces y sont pourtant, visibles, nombreuses, éloquentes. Une lecture toute simple peut en administrer la preuve.

Je n'oserais affirmer que le débat est clos. Toutefois, de la démonstration de M. Screech à l'irréprochable édition de M. Miller, le point de vue que je défends ici a été déjà clairement exposé, analysé et justifié.

D'une part, Érasme est le fils de son œuvre. Trop longtemps l'histoire ne l'a vu qu'à travers l'*Éloge de la Folie* ou plutôt à travers l'idée que l'on se faisait de ce livre difficile.

D'autre part, l'Érasme sceptique semble triompher dans la mémoire collective jusqu'au renouveau des études érasmiennes au XX^e siècle.

Redire qu'Érasme a préparé les voies de Luther, quelle aberration ! Comme s'il n'y avait pas entre eux le choc de deux réformes... Faire d'Érasme le précurseur de Voltaire, ou même de Loisy, relève de la fantaisie. En revanche, affirmer qu'Érasme est un théologien catholique n'est pas une récupération, mais une réparation.

*
* * *

Au-delà de la critique du christianisme mal vécu, l'*Éloge* est le manifeste du christianisme critique : une religion inspirée par l'Évangile du Christ et par les enseignements de l'Église, une vie

spirituelle libérée de la peur panique et des formules sécurisantes ⁽¹³⁾.

L'*Éloge* répète, mais avec enjouement, ce qu'Érasme avait suggéré, dès 1504, dans le *Manuel du soldat chrétien*. « Plutôt moins savoir et aimer davantage que savoir davantage et ne point aimer. » Oui, les chrétiens les plus à plaindre sont ceux qui méprisent les devoirs de la charité fraternelle et méconnaissent la religion authentique. En revanche, la pieuse folie de ceux qui s'abandonnent à Dieu, au grand scandale du monde, est cette folie que la mort ne vient pas détruire mais accomplir.

Dans sa défense de l'*Éloge* incompris, Érasme précise sa pensée. Son livre, dit-il, doit réjouir les chrétiens, parce qu'il réagit contre les déviations insidieuses qui occultent l'enseignement évangélique. Paradoxale invitation à la sagesse, l'*Éloge* veut la conversion du cœur dans la liberté de l'amour. Telle est la signification profonde de ce pamphlet religieux. À ce titre, et non à cause d'interprétations aberrantes, il mérite de demeurer le plus original et le plus réputé des livres d'Érasme.

⁽¹³⁾ Sur cet immense sujet : J. DELUMEAU, *Rassurer et protéger*, Paris, 1989.